

négres émancipés; ch.-l. Bridgetown; productions principales : sucre, coton et indigo; sol peu élevé, climat très-sain. Découvert et possédée d'abord par les Portugais, cette île, siège actuel du gouvernement des îles-du-Vent et des îles-sous-le-Vent, appartient, depuis 1624, à l'Angleterre, qui en tire un revenu annuel de 1,500,000 fr.

BARBADILLO (Alphonse-Jérôme de Salas), poète dramatique et romancier espagnol, né à Madrid vers 1580, mort en 1630. Ami de Cervantes, il a écrit des poèmes, des nouvelles, et des comédies où il raille, avec autant de verve que d'esprit, les ridicules et les vices de son temps. Ses productions les plus connues sont les suivantes : *La Ingenua Helena* (1612), histoire agitée d'une courtisane; *El Caballero puntual* (1614); *Rimas castellanas* (1618), consistant surtout en sonnets et épigrammes; la *Sabia flora Malsabidilla* (1621); *El subit Cordovez Pedro de Urdemalas* (1620); *Los triunfos de la beata soror Juana de la Cruz* (1621); *Don Diego de Noche* (1623), histoire semi-burlesque des infortunes amoureuses d'un cavalier espagnol; *El Caballero descortes* (1621); *Coronas del Parnaso* (1625), etc.

BARBADORO (Barthélemi), helléniste et littérateur italien, né à Florence, vivait dans le xvi^e siècle. Il fut un de ceux qui contribuèrent à faire revivre l'étude de la littérature antique. Il découvrit deux tragédies, *l'Electre*, d'Euripide, et *l'Agamemnon*, d'Eschyle, publiées par Victorius, la première en 1545, et la deuxième en 1557.

BARBAGIA, nom donné à une contrée montagneuse du centre de la Sardaigne, située à l'E. du Tiro et comprenant plusieurs paroisses, entre autres Belvi, Soulo, etc.

BARBAGLI (Jérôme), jurisconsulte et auteur dramatique italien, professeur de droit civil à Sienna, puis auditeur de rote à Gènes, mort en 1586. On connaît surtout sa comédie la *Pellegrina*, représentée à Florence en 1589. — Son frère, Scipion BARBAGLI, créé chevalier et comte palatin par l'empereur Rodolphe II, mort en 1612, fut un littérateur assez distingué. Il a laissé des discours, des poèmes et des traductions.

BARBAJAN s. m. (bar-ba-jan). Ornith. Nom vulgaire du chat-huant.

BARBAJOU ou **BARBAJOUE** s. m. (bar-ba-jou — du lat. *barba*, barbe; *Jovis*, de Jupiter). Nom vulgaire de la joubarbe des toits.

BARBALE s. f. (bar-ba-le). Moll. Syn. de *barbelle*.

BARBALHO BEZERRA (Augustin), voyageur brésilien, né à Saint-Paul, mort vers 1667. Il fut nommé, par Alphonse VI, administrateur des mines du Brésil (1664), organisa une expédition pour aller à la découverte des fameuses mines d'émeraude depuis longtemps signalées, explora vainement les vastes forêts d'Espírito-Santo, et mourut de fièvres malignes, au milieu de ces dangereuses solitudes. Son voyage eut quelques résultats utiles pour la géographie.

BARBALISSUS ou **BARBARISSUS**, ville forte de l'empire romain, dans la Syrie, sur l'Euphrate, au N. de Palmyre, dans la province appelée Euphratésienne. Cette ville, reconstruite par Justinien, porte aujourd'hui le nom de *Dales* ou *Balis*, et elle a perdu toute son importance.

BARBAN s. m. (bar-ban). Entom. Espèce de thrips qui cause, à Nice, de grands ravages dans les plantations d'oliviers dont il attaque les fruits.

BARBANÇOIS (Charles Héliou, marquis de), agronome distingué, né en 1760, au château de Villegongis, près de Châteauroux, mort en 1822, introduisit le premier en France les mûres d'Espagne, et obtint, en 1809, le prix proposé par la société d'agriculture de Paris pour le meilleur mode d'irrigation. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Mémoires sur les moyens d'améliorer les laines et d'augmenter les produits des bêtes à laine dans le département de l'Indre* (Châteauroux, 1804); *Petit traité sur les parties les plus importantes de l'agriculture en France* (Paris, 1812); *Des droits et des devoirs des députés* (1818); *Principes généraux d'instruction* (1820); les *Majors dans la Charte*; des articles dans les recueils d'agriculture, etc. — Son fils, Charles-Eusèbe-Guillaume Héliou, marquis de BARBANÇOIS, né vers 1780, fit partie du sénat vers la fin du premier empire, fut nommé représentant à l'Assemblée législative de 1849, appuya la politique de l'Élysée et entra au nouveau sénat en 1852.

BARBANÇON s. m. (bar-ban-son — nom de lieu). Techn. et minér. Marbre belge d'un fond noir plus ou moins moucheté, qui se tire de la commune de Barbançon, dans le Hainaut. Dans le commerce, on le désigne vulgairement sous le nom de *petit antique*.

BARBANÇON (Marie de), héroïne française du xvi^e siècle, fille de Michel de Barbançon, seigneur de Cani, épousa Jean de Barret, seigneur de Neuvi. Demeurée veuve, elle fut attaquée dans son château de Bénégon, en Berry, par Montargis, lieutenant du roi, se défendit héroïquement à la tête d'une petite troupe, et ne se rendit que contrainte par le manque de vivres (1569). Le roi, informé de sa bravoure, la renvoya sans rançon et la fit rétablir dans son château.

BARBANÈGRE (le baron Joseph), général français, né à Pontacq (Basses-Pyrénées) en 1772, mort à Paris en 1830. Il servit d'abord dans la marine, puis entra comme capitaine dans le corps des volontaires de son département. Il était colonel du 48^e de ligne, lorsqu'il se distingua par un beau fait d'armes à la journée d'Austerlitz. Général de brigade en 1809, il prit part aux batailles de Ratisbonne et de Wagram. Placé à l'arrière-garde dans la retraite de Russie, en 1812, il fut blessé et se renferma avec les débris de sa troupe dans la place de Stettin. Forcé de se rendre, il fut conduit en Russie comme prisonnier de guerre. Pendant les Cent-Jours il fut chargé de défendre Huningue, et, après une longue résistance, il fut admis à sortir avec les honneurs de la guerre. On accusa plus tard Barbanègre d'avoir manqué aux usages de la guerre en faisant bombarder inutilement la ville de Bâle; mais une commission d'enquête, chargée d'examiner sa conduite, déclara, à l'unanimité, qu'il n'avait mérité aucun reproche. — Son frère Jean, colonel de cavalerie, fut atteint d'un boulet de canon sur le champ de bataille d'Iéna. Napoléon, qui avait une haute idée de sa bravoure, fit transporter ses restes à Paris, où un monument lui fut élevé au Gros-Caillois.

BARBANSON (Jean-Pierre), homme politique belge, né à Bruxelles en 1797. C'est un des avocats les plus brillants du barreau de Bruxelles. Lors de la révolution belge, il fit partie du comité provisoire du département de la justice, fut nommé député au congrès, rédigea le rapport sur la forme de gouvernement à adopter, et fit partie du conseil provincial de Brabant depuis 1838.

BARBANTANE V. PUGET.

BARBARA (bar-ba-ra). Mot de l'ancienne scolastique, désignant un syllogisme dont les prémisses et la conclusion sont également générales et affirmatives : *BARBARA, celarent, Darii, ferio, baralipon*. (Mol.) *Raisonnement en barbara*, Tirer, de deux prémisses générales affirmatives, une conclusion également générale et affirmative.

— *Encycl.* La philosophie de l'école avait fait une étude très-approfondie, très-minutieuse du syllogisme, et elle avait déterminé rigoureusement toutes les formes sous lesquelles cet argument peut se présenter, pour les ramener à des règles générales qui permettent de reconnaître s'il avait une valeur réellement probante. On admettait, pour le syllogisme, quatre figures, dont la dernière était ordinairement ramenée à la première et qui étaient déterminées par la place qu'occupait le terme moyen dans chacune des deux prémisses; chaque figure avait ensuite plusieurs modes, selon la nature de chacune des trois propositions dont l'ensemble forme le syllogisme. On était convenu d'employer les voyelles *A, E, I, O* pour représenter les diverses natures de propositions : *A, E* signifiaient des propositions universelles, affirmatives pour *A*, négatives pour *E*; *I, O* signifiaient des propositions particulières, affirmatives pour *I*, négatives pour *O*. Afin de fixer ces conventions dans la mémoire, on les avait exprimées clairement dans les deux vers suivants :

Asserit A, negat E, verum generaliter ambo;
Asserit I, negat O, sed particulariter ambo.

Toutes les figures et les modes du syllogisme étaient figurés mnémotiquement dans quatre vers hexamètres dont les mots n'ont aucun sens comme mots, mais représentent chacun un mode particulier de l'une des figures, par la valeur attribuée aux voyelles et aux principales consonnes. Voici ces quatre vers, qui n'ont pas peu contribué à jeter du ridicule sur la philosophie scolastique, et qui, pourtant, supposent chez leur auteur une grande sagacité et un esprit de méthode vraiment prodigieux :

Barbara, celarent, Darii, Ferio; Baralipon,
Calentes, Dabitis, Fapesmo, Frestisomorum;
Cesare, Camestres, Festino, Baroco; Darayiti,
Felayton, Disamis, Datissi, Bocardo, Frestison.

Quand nous serons au mot *syllogisme*, nous expliquerons plus au long la valeur de tous ces mots; ici, nous ne devons nous occuper que du premier *barbara*. Par la position qu'il occupe, on voit qu'il représente un syllogisme de la première figure, c'est-à-dire où le terme moyen est sujet dans la majeure et attribut dans la mineure; cette propriété lui est commune avec les trois mots suivants. On voit en outre qu'il s'agit du premier mode de cette figure, c'est-à-dire que, dans le syllogisme représenté, les trois propositions sont universelles affirmatives, puisque le mot renferme trois fois la voyelle *A*. Quant à la consonne initiale *B*, qui reparait dans les mots *baralipon*, *baroco* et *bocardo*, elle signifie que les trois formes de syllogisme représentées par les trois dernières peuvent être ramenées à la forme *barbara*, soit directement, soit en raisonnant *ab absurdo*.

Voici un exemple d'argument en *barbara* : « Tous les animaux ont des instincts; or les hommes sont des animaux; donc les hommes ont des instincts. » Le moyen terme est celui qui n'est pas compris dans la conclusion et qui ne sert qu'à mettre en comparaison les deux autres termes; c'est donc *animaux*. Or, il est manifeste que *animaux* figure comme sujet dans la majeure, et comme attribut dans la

mineure; l'argument appartient donc à la première figure. Il est manifeste également que les trois propositions sont universelles : on parle de tous les animaux dans la première, de tous les hommes dans les deux autres; c'est donc le premier mode de la première figure.

En résumé, il serait ridicule de dire aujourd'hui qu'on va faire un raisonnement en *barbara*; mais il n'en est pas moins vrai qu'on raisonne ainsi tous les jours, et, si la connaissance du mot ne présente pas une grande utilité, on pourrait dire qu'il y a dans les sciences naturelles, tant cultivées aujourd'hui, une foule de mots presque aussi *barbares*, dont l'utilité n'est peut-être pas beaucoup plus grande.

BARBARA (Louis-Charles), littérateur français, né à Orléans en 1822, mort en 1866. Ses premiers travaux ont paru dans la *Revue de Paris*, en 1854. Il a donné dans le *Journal pour tous* des nouvelles, publiées ensuite en volume sous le titre de : *les Orages de la vie*. Il a donné, en collaboration avec MM. Deslys et Decourcelles, un drame tiré d'un publication antérieure, *l'Assassinat du Pont-Rouge*, et plusieurs volumes de romans et de nouvelles.

Barbara Radziwill, tragédie polonaise de Felinsky, publiée dans l'édition des œuvres complètes (1816-1821 et 1825). Cette pièce est tirée de l'histoire de Pologne. A la fin du règne de Sigismond I^{er}, Sigismond-Auguste, son fils unique, épousa secrètement la jeune et belle Barbara, fille de Georges Radziwill, grand général du duché de Lithuanie. Devenu roi de Pologne, ce prince conduisit sa femme à Cracovie, dans l'intention de la faire couronner; il éprouva une grande résistance de la part de la noblesse, qui prétendait qu'en épousant une de ses sujettes il dégradait l'autorité royale. Mais qui, au fond, craignait que de telles alliances avec des familles puissantes ne devinssent funestes à la liberté publique. Le sujet de la tragédie est aussi simple qu'intéressant. Le roi assemble son conseil et prépare les moyens de triompher de la résistance de la diète; la reine mère, issue de la famille des Sforza, ducs de Milan, avait un motif particulier pour s'opposer au couronnement : elle craignait de perdre le grand crédit qu'elle avait eu pendant la vie de Sigismond I^{er}, et qu'elle voulait conserver sous le règne de son fils. Elle annonce qu'elle saura arrêter les prétentions de la princesse, fort inquiète déjà, mais qui, aimant son époux autant qu'elle en est aimée, rentretrait volontiers dans la retraite, pour ne pas compromettre la gloire ni l'autorité du roi. Celui-ci persiste noblement dans ses projets : la reine mère essaye en vain de l'en détourner, et n'ayant rien obtenu, elle prépare ses moyens secrets de vengeance. Elle tâche d'intimider la princesse en lui peignant les dangers auxquels elle est exposée, ainsi que son époux et la nation entière; elle la décide à se retirer en Italie, pour prévenir les plus grands malheurs. L'espoir de sauver le roi séduit la jeune femme; un faux avis annonce que le roi lui-même, par des motifs de bien public, consent à la séparation. La princesse, se croyant délaissée, s'abandonne au désespoir et ne veut plus s'éloigner; elle croit que son mari l'a sacrifiée à la reine mère, qui, irritée de ce nouvel obstacle et du mauvais résultat de son artifice, ne peut plus reculer sa vengeance. Mais le roi arrive, dément tout ce qui a été raconté, et promet de repousser la demande des nonces, qui bientôt se présentent devant lui, et se déclarent contre le couronnement projeté. Le roi répond avec dignité; quelques grands forment le projet d'éclater contre le roi et de prendre les armes; un d'eux menace et insulte le roi, qui veut le faire arrêter. On représente au prince que la loi ne le permet pas, et il n'insiste point; mais il prend des mesures contre la révolte. Sa mère tâche de l'intimider; il ne fléchit point. Les deux armées sont en présence; le roi, à qui un fidèle sujet fait des remontrances, les écoute avec intérêt : sa femme vient se jeter à ses pieds; elle ne veut point être la cause de la guerre civile. « J'irai, dit-elle, moi-même me jeter sur les lances des combattants pour t'épargner un crime, pour m'épargner la honte. Je veux, je veux mourir; tu ne me laisses que cette unique voie; je veux mourir, car je ne puis plus vivre pour toi. Qu'il moi, je pourrais presser contre mon sein un bras qui se serait trempé dans le sang polonais! Non, non, autant je t'adore, autant je te haïrais; j'aime le père du peuple, je déteste le tyran. » — Le roi consent à ce que la diète prononce; la diète l'invite à se mettre au gouvernail de l'Etat, et il déclare qu'il se soumet à la décision qu'elle rendra. La révolte s'apaise : cependant le roi vient bientôt annoncer à la princesse que le sénat s'est prononcé contre eux; mais soudain le bonheur succède à leur désespoir, quand un nonce leur apprend que la diète a révoqué son premier décret, et qu'elle approuve le mariage du roi. Celui-ci s'empresse de pardonner aux révoltés. Tout à coup il est instruit du péril de sa femme, empoisonnée par ordre de la reine mère : il est au comble de la douleur; il est auprès de la princesse, qui expire en lui disant : « Toi, vis, sauve la race des pères de la Pologne, qui est prête à s'éteindre... Préserve cette terre... des malheurs... de la chute... » Le roi s'écrie : « Elle expire... et je dois vivre, et vivre sans mon épouse! O Pologne! quel douloureux sacrifice exiges-tu de moi! »

Barbara Radziwill passe pour la meilleure

tragédie polonaise. Elle respire cet amour de la patrie qui devait animer son auteur, l'ami de Rosciusko. Les caractères en sont bien tracés et bien soutenus, l'intérêt est habilement ménagé. Deux scènes importantes sont fondées sur le même ressort : en premier lieu, la méprise résultant d'un avis qui est ensuite reconnu faux; en second lieu, le décret qui est plus tard révoqué. Ce double emploi est peut-être le seul défaut qu'on puisse reprocher à la texture de la pièce. La tragédie de Felinsky, qui est pour le moins aussi célèbre que celle de *Vanda*, par Niemcewicz, a été traduite en français, et fait partie de la collection des chefs-d'œuvre du théâtre étranger.

BARBARALEXIS ou **BARBARALEXIE** s. f. (bar-ba-ra-lèk-siss, si). V. BARBAROLEXIE.

BARBARAN (Louis), dessinateur et graveur français, vivait vers 1650. Il était religieux de l'ordre des prémontrés, et devint, comme il l'a écrit lui-même sur son *Plan de la célèbre et royale abbaye de Saint-Jean des Vignes de Soissons*, chanoine régulier de Saint-Martin de Laon et prieur-curé de Missy. Outre cette curieuse estampe, on a de lui des planches représentant le plan et la vue perspective de l'archimonastré de Prémontré.

BARBARANO (François), théologien italien, de l'ordre des capucins, né à Vicence, mort en 1656. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de la ville et du diocèse de Vicence*, ainsi que quelques ouvrages de théologie.

BARBARASSE s. f. (bar-ba-ra-so). Mar. Bosse exclusivement destinée à de grosses amarres, et dont on se sert dans les mauvais temps.

BARBARE adj. (bar-ba-re — du latin *barbarus*, formé lui-même du gr. *barbaros*, même sens. Ces mots dérivent du sanscrit *barbara*, sot, stupide, formé par la reduplication de la syllabe *bark*, hurler, de *barbare* est venu *verbère*. La plupart des peuples ont des termes génériques analogues, à l'aide desquels ils désignent d'une manière universelle les hommes qui ne sont pas de leur race. Ainsi, pour les Arabes, le mot *ademi* joue le même rôle que le mot *barbare* chez les anciens; il signifie à la fois un Persan et un étranger quelconque. Les Allemands employaient et emploient encore le mot *waelsch*, welche, pour désigner les barbares par rapport à eux, et aujourd'hui spécialement les Italiens. Les Slaves désignent à leur tour les Allemands sous le surnom collectif de *nie-miec*, ceux qui ne parlent pas, les muets). Etranger, dans le langage des Grecs et des Romains; se dit particulièrement des peuples qui envahirent successivement l'empire romain, et finirent par en amener la chute : *Les peuples BARBARES qui conquièrent l'empire romain ne balancèrent pas un moment à embrasser le christianisme*. (Montesq.)

Ce peuple *barbare*
Sous notre discipline est devenu romain.
CORNEILLE.

« Qui a rapport, qui est propre aux nations barbares : *Les lois BARBARES modifièrent les lois romaines. Les coutumes BARBARES se perdirent rapidement. L'Angleterre conserve avec un respect religieux des lois absurdes et des coutumes BARBARES*. (De Bonald.) *L'empire des volontés et la lutte des forces individuelles, c'est là le grand fait de la société BARBARE*. (Guizot.)

— Sauvage, non civilisé : *Une peuplade BARBARE. Une nation BARBARE. C'est plus la politesse des mœurs que celle des manières qui doit nous distinguer des peuples BARBARES*. (Montesq.) *On se figure que les anciens Gaulois étaient BARBARES; c'est une grande erreur : ce furent les barbares qui leur apportèrent la barbarie*. (Napol. I^{er}.) *Le mot BARBARE est pour nous à peu près synonyme de sauvage*. (P. de Rémusat.) *Peuple BARBARE, qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner*. (Laboulaye.)

— Par ext. Inhumain, cruel : *Homme BARBARE. Cœur BARBARE. Main BARBARE. Plaisir BARBARE. Ces tuteurs BARBARES qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles*. (Mass.) *Lorsque les enfants sont BARBARES envers les bêtes innocentes, ils ne tardent pas à le devenir avec les hommes*. (B. de St-F.) *Rien n'est si BARBARE que la vanité*. (Mme de Staël.) *Richelieu ne se contentait pas d'être BARBARE; il érigeait sa barbarie en doctrine*. (Bignon.) *Marius fut un plébéien BARBARE qui ne sut qu'égorger grossièrement ses ennemis*. (Bignon.) *Il y a quelque chose de BARBARE et d'impie à instruire ici le procès d'un homme qui n'est pas encore descendu dans la tombe*. (G. Sand.)

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice que vos mains préparaient avec tant d'artifice!
RACINE.

Aussi *barbare* époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
RACINE.

Enfin, pour arrêter cette lutte *barbare*,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare.
BOILEAU.

Rien n'est sacré pour moi quand le courroux m'égare;
Malheur à qui me force à devenir *barbare*.
D. BELLOI.

— Inculte, grossier, sans règle, sans goût : *Langue BARBARE. Mot BARBARE. Expression BARBARE. Style BARBARE. Musique BARBARE. Tertullien est le Bossuet africain et BARBARE*. (Chateaub.) *Les langues romanes ne sont ni faciles ni BARBARES, et méritent toute l'attention qu'on leur donne*. (E. Littré.) *Les tin-*